

72 : MES VILLES PREFEREES



Westminster Abbey

Après avoir évoqué dans le texte précédent l'évolution des habitats humains, nous voici arrivés à nos villes. Leur multiplication s'est accélérée, et elles abritent une part croissante de nos populations. Certaines ont été bien planifiées, d'autres se sont étalées de façon anarchique ; par contre il en est qui sont devenues des chefs d'œuvre dont le souvenir me fait toujours rêver.

J'en ai choisi cinq, un peu arbitrairement : Rio de Janeiro, New York, San Francisco, Hong-Kong et pour finir Venise.

On remarquera que toutes ont le privilège d'être construites sur des rivages, ce qui les rend plus belles encore, et les ouvre sur le monde. Les océans évoquent des rivages inconnus, facilitent les échanges, et font naître des désirs d'aventures. Que la mer soit calme ou agitée par les tempêtes, son immuable horizontalité, encore soulignée par l'horizon, met en valeur par contraste les édifices dressés sur son rivage.

Nous commencerons par Rio de Janeiro, qui offre un saisissant contraste entre les forêts tropicales dévalant des collines de l'arrière pays et les gratte-ciels qui en marquent la limite. Ceux d'entre eux qui bordent l'océan s'alignent tout au long de Copacabana, la plage célèbre qui forme un des plus immenses et des plus purs arcs de sable blanc. Cette anse qui s'allonge sur plusieurs kilomètres se termine par un énorme point d'exclamation, vertigineux rocher noir et pointu surnommé le « Pain de sucre ». Vers le sud, entre ville et forêt, s'étend le vaste Parc botanique avec ses alignements de palmiers gigantesques. Plus au nord, là où la ville se termine, commence la zone des favelas, ces quartiers misérables qui s'accrochent sur des pentes poussiéreuses et où se sont incrustés la misère, l'insalubrité, et le désespoir : un bouillon de culture, pour la criminalité et la drogue.

La ville de Rio se présente, côté Atlantique, comme le plus éclatant des joyaux, mais vers l'arrière s'arrête sur des quartiers sordides.

New York c'est encore plus le triomphe de la verticalité ; ses gratte-ciel de verre se succèdent en rivalisant de hauteur et d'éclat. La ville recouvre complètement la plaque basaltique, longue de plusieurs kilomètres, qu'entourent les deux bras de « l'Hudson River » ; ceux-ci se rejoignent en arrivant sur

l'Atlantique, là où se dresse la statue de la Liberté. Les rues et avenues de Manhattan, forment une grille, qui à quelques exceptions près, ne comporte que deux directions se croisant à angle droit. New York est de plus la principale porte d'entrée, côté Atlantique, du pays encore le plus puissant du monde. Des ponts de tous modèles, plutôt lourds, mais toujours imposants, franchissent les deux bras de l'Hudson, reliant de tous côtés l'île de Manhattan au reste du pays. Le tout se présente, quand on arrive par avion, comme une immense bête plate au corps allongé dont la carapace serait hérissée de gratte-ciels et qui, avec ses ponts, étendrait ses pattes sur le reste du continent. Au centre a été préservé un vaste rectangle d'arbres et de verdure, « Central Park », qui reste en ces lieux le seul témoin d'anciennes forêts, parcourues autrefois par les tribus indiennes. Qu'on arrive de nuit et par avion au dessus des nappes de lumières de la ville, ou qu'on arrive de jour face aux gratte-ciels serrés les uns contre les autres, on est saisi de stupeur admirative; peut-être aussi d'un certain malaise : car voilà une ville qui, au delà de son immensité, de sa masse et de ses richesses, pourrait bien avoir dépassé la mesure et la capacité pour les hommes d'en garder le contrôle.

San Francisco, tout comme New York s'étale le long de la côte, mais cette ville a gardé un aspect plus diversifié, plus humain, plus joyeux, elle est sans doute aussi plus ensoleillée : le sang espagnol qui, ici, court dans les veines y serait-il pour quelque chose ? San Francisco marque aussi, pour nous européens, un des lieux les plus extrêmes du monde blanc; car cette ville est située sur la face ouest des Etats-Unis ; et, plus loin, au delà du Pacifique, commence l'Asie. Les gratte-ciels de San Francisco, se mêlent à des constructions plus raisonnables, à des zones de mai-



*Vieux quartier de
Shangai*

sons et jardins qui recouvrent les collines, celles qu'on doit sans cesse gravir ou redescendre pour aller d'un quartier à l'autre. C'est au cœur de San Francisco que s'élance son plus beau monument : il s'agit de l'incroyable pont suspendu de « la Porte d'Or » ; celui-ci enjambe le passage qui fait communiquer la baie de San Francisco avec le Pacifique ; il est resté de couleur orange, celle du minium, qui le protège des embruns : voilà qui pourrait paraître inachevé ; mais cela correspond au contraire à l'audace et à l'esprit innovant du peuple américain : il suffisait d'oser, pour placer au centre des côtes verdoyantes de Californie cette courbe d'une parfaite élégance dont la couleur fait paraître les arbres des alentours plus verts encore. Ce qui aurait pu être choquant symbolise ici l'inventivité sans tabou du nouveau monde. Ce pont rappelle que la Californie est encore un peu un pays de frontières : celui qui a vécu la ruée vers l'or, celui qui abrite juste au nord les forêts de séquoias géants et, vers le sud, le spectacle un peu fou d'Hollywood.

Mais traversons le Pacifique et arrivons à Hong-Kong ; cette ville, surtout à la nuit tombante, se présente comme une des plus brillantes parures de la côte chinoise. Cette ville s'est développée de part et d'autre du passage maritime qui sépare le continent de l'Île Victoria. Les gratte-ciel, là aussi, se sont entassés sur les deux rives, alternant avec les quartiers grouil-



*Trafic de nuit
(baie de Hong Kong)*

lants des petits commerces chinois. Quand on fait l'ascension du « Peak », grâce au téléphérique dont nous avons déjà parlé, scintillent de tous leurs feux les navires qui s'allument. C'est presque un nouveau monde qui surgit, plus magique encore que celui qu'on voit de jour. Au moment où la mer disparaît dans la nuit, elle se met à briller comme une rivière de diamants ; c'est une fête asiatique, qui accueille chaque

soir les voyageurs venus d'Europe, du Japon ou des Etats-Unis.

Il est encore une ville qui se distingue par sa noblesse et sa magnificence, c'est Venise : cette ville, encore plus maritime que les autres, est en effet une île entourée de son archipel, c'est la doyenne des reines de la mer. Dans Venise se sont concentrés un nombre exceptionnel d'œuvres d'art et de palais alignés le long de ses canaux ; c'est une ville qui a réussi à s'extraire des marais, comme par miracle, grâce à sa volonté d'être belle, aux richesses de ses commerçants et marins.

De cette ville surgissent de nombreux dômes ; sur les façades des palais s'alignent et se superposent des rangées de fenêtres surmontées d'ogives ou de pleins cintres ; ces demeures sont ciselées comme des meubles précieux ; les gondoles, qui parcourent silencieusement les voies d'eau et glissent sous les ponts en dos d'âne, dressent fièrement vers le ciel leurs étraves tendues comme des archets. Quand le soleil se voile, les brouillards s'irisent et on pourrait se croire en face de tableaux de Turner. L'histoire de cette ville est faite de musique, d'amour et de complots ; les peintres et les architectes les plus renommés s'y sont succédés au fil des siècles. Mais Venise, qui a su s'extirper des vases de la lagune, de nouveau s'y enfonce. Espérons que Venise maintiendra longtemps encore ses carnivals et saura se défendre contre les agressions de la mer qui la ronge.



Chantier de jonques à Hong Kong



Cathédrale de Milan : un souvenir, un rêve